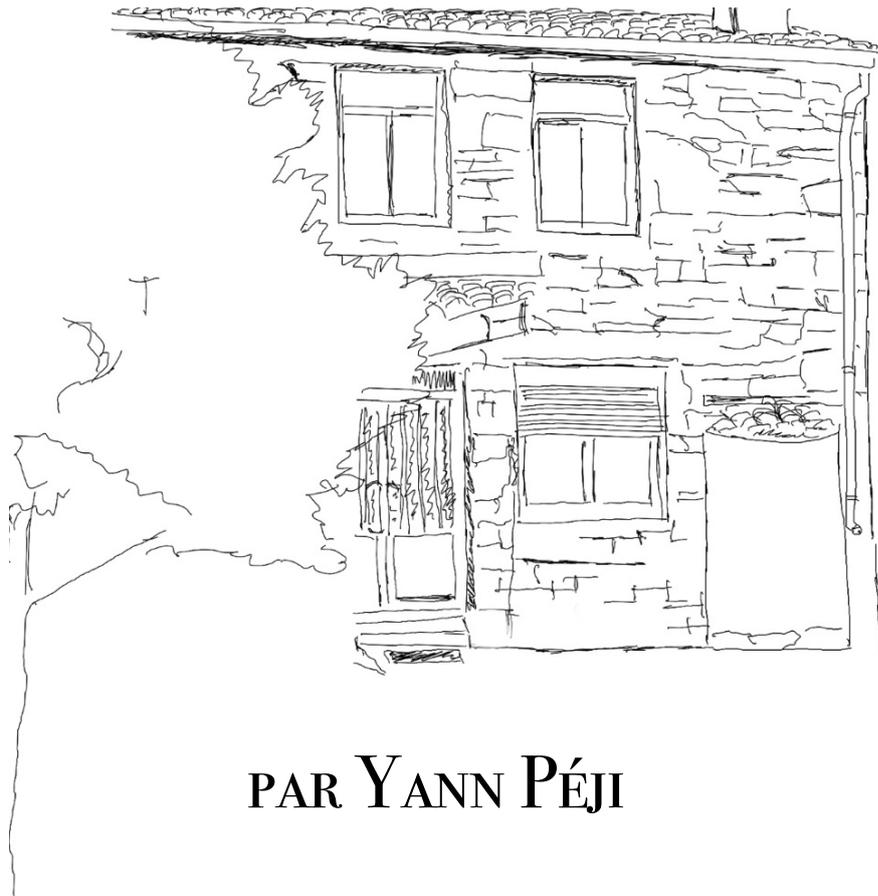


S'arracher « Ximena » par Yann Péji

S'ARRACHER

« XIMENA »



PAR YANN PÉJI

NOUVELLE

Et puis il y a cette maison toute carrée faite de pierres des monts alentours. La façade nord est couverte de mousse, la face sud-ouest les pierres naturelles sont immaculées, parfois décorée d'un lézard lézardant au soleil. C'est une maison perméable aux gens, personne dans le village n'aurait l'idée de verrouiller sa porte d'entrée. Elle est aussi perméable à l'humidité de l'océan tout proche qui s'installe dans la maison comme si elle avait la permission par défaut. L'air est brouillé, on dirait une salle de bain après une douche longue et chaude.

Ce matin d'hiver, les quelques candélabres tout proche diffusent leur lumière à la manière d'un spot dans les fumigènes des concerts de rock'n roll. Le village est calme, le coq n'a pas encore réveillé le soleil. On n'entend seulement un chien lointain hurlant dans la nuit matutinale. On dirait un loup qui a perdu la lune. Réveillée, Ximena sort de son lit humide imbibée de l'air mouillé.

*

Je ne connaissais pas vraiment ma grand-mère, enfin, pas intimement. Je la revois à travers le regard de la petite fille que j'étais. Je la découvrais un mois, parfois un mois et demi pour les vacances d'été. C'était anecdotique et pourtant je vivais intensément ces moments à la ferme.

En fermant les yeux me revient l'image du chien. Il s'appelait Django. Un vrai sac à puces, et surtout à tiques, ça lui faisait comme des mini-montgolfières sur la peau. Il était prêt à s'envoler s'il n'avait pas été attaché à une chaîne. Les poules, les lapins, et les vaches aussi reviennent à ma mémoire comme des images en flashback.

Je me revois emmener les vaches au champ en compagnie de ma grand-mère Ximena. Elle menait le troupeau à la tête et, moi, je suivais vaches et génisses. Ça ne filait pas toujours droit, elles étaient gourmandes les vaches. L'herbe est toujours plus verte ailleurs ; enfin, de ce que j'avais compris de l'expression. Avec ma baguette de noisetier taillée sur-mesure, je leur refilais des petits coups sur la croupe pour qu'elles filent droit. J'aimais les regarder heureuses courir dans les prairies vertes et se défouler sous le soleil estival déjà chaud. J'aimais plus encore le retour à la ferme avec ma grand-mère. On ne parlait pas mais je sentais sa joie, presque sa fierté d'être à mes côtés et traverser côte-à-côte le village. Elle était vieille déjà, et ça lui allait bien.

*

Ximena s'assied sur son lit, le réveil prend effet et avec lui les os craquent, les muscles se tendent et les douleurs s'accroissent déjà. Ses doigts tordus et enroulés comme des sarments de vignes, il faut qu'elle s'habille dans cette chambre si froide qu'on dirait une morgue. Elle en a vécu d'autres pendant la guerre civile espagnole. Le Général Franco et Ximena étaient tous les deux originaires de la même province de la Galice espagnole, La Corogne. Une centaine de kilomètres terrestres seulement les séparaient mais leurs idéologies étaient à des années lumières.

Elle se souvient ce matin-là des années de la terreur blanche. Quarante ans sous le régime du Caudillo, ça marque et ça laisse des traces. Les exactions et les meurtres méthodiques de l'ère franquiste, et puis la faim. Un frisson brûlant lui parcourt le dos quand elle repense à son adolescence volée ; à ses parents non-soumis, assassinés. Seule, assise sur le bord de son lit, elle navigue dans le vide de la brume.

*

Ma grand-mère assurait la traite du soir des vaches rentrées à l'étable. C'était à l'ancienne, elle utilisait de la graisse pour lubrifier les pis des vaches. Son tabouret à un pied accroché à son cul, elle ressemblait à un moustique géant. Je souris encore aujourd'hui quand, assise à la hauteur des mamelles des bovins, elle ramassait un coup de queue qui croyait chasser des mouches furtives.

De ses deux mains fermes graissées, elle empoignait les pis des vaches qui, elles, se mettaient à geindre de plaisir. Leur queue giflait le visage de Ximena, et elle psalmodiait des injures en vieux patois galicien auquel je ne comprends toujours *que pouic*. J'étais accroupie, le bas de ma robe baignant dans la bouse, je la regardais traire. Débonnaire et bienveillante, elle me scrutait scrutant ses gestes qui étaient alors précis et efficaces.

*

La mère de Ximena était une femme forte qui ne se laissait pas mener. Née en 1901 à Caluma, elle avait des idées très en avance sur son temps, féministes et tout... Et son père, fils unique, né en 1898 avait hérité des terres agricoles de ses propres parents. Malgré leur jeunesse, ils réussirent leur pari ; développer l'exploitation et de fil-en-aiguille agrandir, quoique modestement, leur domaine agricole. Ils purent ainsi, à eux deux, acheter une première vache qui donna naissance à une paire de veaux après l'avoir amenée à la saillie auprès du plus réputé taureau du village. Quel succès. L'un des veaux fut vendu et l'autre, plus tard, engendra à son tour un veau, et ainsi de suite. C'était déjà une étable.

Ils furent fusillés en 1945 pour avoir caché les armes des résistants au régime franquiste, il semblerait qu'ils aient été dénoncés par une famille jalouse du village. Alors Ximena, fille unique, reprit les rênes de la ferme abandonnée si soudainement, si prématurément, seule ; comme une prémonition étymologique de son prénom.

*

Ce sont souvent dans ces moments où se réunissent les membres des familles qu'on apprend enfin un peu de l'histoire tue des survivants, et l'on se souvient des morts.

Ma grand-mère était solitaire, taiseuse et obtuse. J'en tire les traits de caractère principaux. Elle dû reprendre en main la ferme de ses parents au crépuscule de son adolescence déjà, avec l'aide de son futur mari qui la laissa veuve si tôt. Un cancer je crois. Je ne reproduirai pas ce schéma. Alors que ma mère, fille unique de ma grand-mère, se maria tout aussi jeune et quitta le village au bras de son époux aussitôt qu'il fut rentré de son service obligatoire sous le drapeau franquiste pour fuir, comme tant d'autres avant eux, et après eux, les affres sociaux, économiques et encore meurtriers du régime autoritaire de Franco. Aujourd'hui, je sais que mon grand-père a consacré son temps *libre* à bâtir la maison des vacances de mon enfance. Une maison toute carrée en pierres naturelles des monts alentours charriées à la force des ânes. Avant, tous vivaient sur la mezzanine dans l'étable au-dessus des veaux, vaches, poules et plus si affinité.

*

Ximena vit dans une routine toute rôdée. Chaque geste est lent et imprécis mais chaque mouvement est dédié à une tâche précise. C'est l'économie des gestes. Il faut qu'elle s'habille avant de redescendre les escaliers qui l'amènent de la cuisine à la chambre à coucher, et inversement, bien qu'il aurait été plus simple qu'elle s'installe au rez-de-chaussée. Il y a la place dans l'ancienne salle à manger, mais Ximena considère qu'aménager cette pièce serait l'anti-chambre de la mort. Comme si la faucheuse ne ferait pas l'effort de monter à l'étage.

Dans la froideur de la chambre à coucher, il faut absolument que Ximena s'habille sans perdre trop de temps après s'être découverte de sa chemise de nuit. Dans la lueur de la lampe, sa main droite aux doigts-sarments empoigne un tricot de laine noire posé sur le revers du dossier de sa chaise de chevet et, avec toutes

les difficultés du monde, Ximena lève les bras au ciel pour passer la première manche puis enfin la seconde, ne reste alors que la tête. Elle plonge dans son chandail, et par des petits mouvements du cou, Ximena cherche la lumière. La tête est passée. C'est comme reprendre son souffle après une plongée la plus longue possible en apnée dans la baignoire. Ça la dérange un peu, tant pis. Le pull est certainement à l'envers. « C'est toujours mieux que la culotte », se dit-elle à elle-même esquissant un sourire. De ses doigts-sarments, elle chope une paire de chaussettes. Elle ne connaît que trop bien la difficile épreuve qui l'attend ; faire passer le coude de la chaussette au talon, en plus il y en a deux ! Puis c'est au tour de la culotte, à l'endroit celle-ci ! Un bonnet sur la tête, elle se saisit de ses deux cannes, pousse très fort dessus, c'est tellement lent qu'on dirait qu'elle vit en slow-motion. On découvre tous les traits de son visage se déformant sous l'effort. En se redressant dans un élan, un pet retentit au hasard... Ce matin, tout est encore plus pénible que la veille.

*

Encore aujourd'hui, alors que je suis devenue une adulte, je passe mes vacances dans cette maison humide et froide et dont l'énergie des pierres me rééquilibre, me recentre, me reconnecte à mes racines. C'est comme un voyage initiatique mais avec l'eau courante et l'électricité. J'aime ces moments. Vivre doucement, prendre le temps, au rythme des routines routinières de ma grand-mère. Elle était comme le clocher de l'église au milieu du village, elle sonnait les quarts.

*

Maintenant qu'elle est habillée et descendue à la cuisine sans trébucher dans l'escalier, c'est le temps du petit-déjeuner. Elle a son rituel de bonbons roses, bleus, jaunes parfois. Un petit-déjeuner en forme d'arc-en-ciel, tout en couleur ; ça met de la joie dans les univers incolores, mornes et ternes. C'est important la joie, à tout âge. Le cocktail médicamenteux coloré avalé avec gourmandise et une tasse de lait chaud au café, Ximena va s'occuper de ses dernières poules et de ce

coq malotru qui réveille le soleil derrière le voile sibyllin de la brume, jusqu'à ce que le boulanger sonne devant sa maison toute carrée. Il est alors temps de s'arrêter, de se reposer et de déjeuner.

Guisando, c'est le nom du boulanger, dépose le pain sur la table de la cuisine ; les portes des maisons ne sont jamais fermées la journée. Il ramasse sans compter la monnaie déposée sur la table, et s'en va klaxonner devant la maison voisine.

*

Guisando s'est arrêté sans sonner ce lendemain matin-là, il est resté le temps de me consoler un peu.

Aujourd'hui, je suis seule à mon tour dans cette maison toute carrée à goûter le pain de Guisando. Il a la saveur des souvenirs. Les images de mon enfance me projettent dans une nostalgie qui me remplit étrangement d'une joie multicolore quand mes yeux tombent sur le pilulier.

La maison est grande maintenant qu'elle la laisse vide. Je fouille partout ; pas de carte postale, pas de lettre uniquement des factures qui s'amoncellent. J'ai beau y repenser, je ne sais plus ce qu'elle m'a dit lors de nos derniers échanges ; je ne retrouve pas ses derniers mots. Aurais-je pu déceler son désarroi ? Me connaissait-elle mieux que je la connais ? Quand je refais le fil de sa vie, j'ai l'impression que l'on peut mourir plusieurs fois, mais pas de la même manière, et aujourd'hui, un *je ne sais quoi* m'arrache le cœur.

*

Ce matin-là, Ximena ne goûtera pas le pain de Guisando. Toute la nuit, elle s'est rongée les sangs dans sa solitude, doyenne involontaire d'un village dépeuplé, elle est une statue de sel gardienne des ombres et des fantômes. Ses douleurs inénarrables l'ont doucement éloignée du monde. Et puis, elle s'en veut aujourd'hui d'avoir à l'époque laissé sa fille unique quitter le village au bras de cet homme. « Mais à l'âge que l'on a, on est toujours jeune », se dit-elle. Elle

n'avait pas anticipé. Et pourtant, il le fallait ; partir, fuir ce régime de terreur que le Caudillo faisait alors régner sur la péninsule ibérique.

Ce matin, Ximena ne goûte pas le pain de Guisando comme elle ne s'habille pas pour sortir de son lit. Elle est vêtue de son unique chemise de nuit, les pieds nus, glacés, qu'elle glisse dans ses pantoufles humides. Elle est comme Elpénor, compagnon d'Ulysse dans son Odyssée qui, dans son rêve, tomba du toit où, somnambule, il fut en équilibre avant de le perdre. Ximena, en état de semi-conscience, se lève sans ne rien éprouver, ni pénibilité ni souffrance, sans bonheur non plus, comme immergée dans un songe merveilleux. C'est fou de quoi nous sommes capables dans les épisodes de somnambulisme. Sans douleur elle descend l'escalier en quart tournant que la grande faucheuse ne veut pas faire l'effort d'emprunter et se dirige, laissant derrière elle toute routine directement vers la grange.

Ce matin, Ximena s'arrache à la douleur qui l'envahit jusqu'au bout de ses doigts-sarments. Elle s'arrache à la terre comme on arrache les mauvaises herbes. A l'image de Elpénor, du tabouret sur lequel elle s'est hissée en slow-motion, appuyant sur ses cannes tout en émettant un pet au hasard, elle perd l'équilibre.

Épilogue

Guisando, surpris de trouver porte close, découvrit ma grand-mère Ximena par l'entrebâillement de la porte de la grange restée ouverte. Pendue à une corde de chanvre, une de ses pantoufles en équilibre sur le tabouret renversé et la seconde gisant au sol, ses pieds nus avaient bleui avec le froid.

Alors que la brume de ce matin-là, à l'aube de son énième anniversaire, se dissipait des prairies vertes où se dessinaient les silhouettes des vaches, et que le coq réveillait bruyamment le soleil, ma grand-mère Ximena, esseulée, s'est arrachée à la vie.